



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

28 | 2000

La "Lettre sur les aveugles"

Géométrie et métaphysique dans la *Lettre sur les aveugles* de Diderot

André Charrak



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/112>

DOI : 10.4000/rde.112

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2000

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

André Charrak, « Géométrie et métaphysique dans la *Lettre sur les aveugles* de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 28 | 2000, mis en ligne le 18 juin 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/112> ; DOI : 10.4000/rde.112

Propriété intellectuelle

André CHARRAK

Géométrie et métaphysique dans la *Lettre sur les aveugles* de Diderot

« Or si des mots, qui ne signifient rien que par l'institution des hommes, suffisent pour nous faire concevoir des choses, avec lesquelles ils n'ont aucune ressemblance : pourquoi la nature ne pourra-t-elle pas aussi avoir établi certain signe, qui nous fasse avoir le sentiment de la lumière, bien que ce signe n'ait rien en soi, qui soit semblable à ce sentiment¹ » ? Rappelons d'abord que l'interprétation sémantique de la perception, qui ne postule aucune ressemblance entre la sensation et les propriétés de l'objet qu'elle nous manifeste, n'est pas une contribution originale des philosophes des Lumières — elle constitue bien davantage un héritage légué par Descartes qui, dans le *Traité de la lumière* puis dans la *Dioptrique*, associe l'ensemble des procédures méthodiques regroupée sous le titre commode de « géométrisation du regard » à une théorie de l'institution de la nature². A l'âge classique, le traitement mathématique des phénomènes lumineux est ainsi solidaire d'une thèse métaphysique — celle d'un codage des modifications physiques dans le sentiment, qui, depuis Descartes, emprunte constamment son modèle au langage³. S'il est donc vrai, comme l'a établi F. Markovits dans plusieurs travaux⁴, que le problème philosophique de la

1. *Le Monde ou Traité de la lumière* ; les références aux textes de Descartes sont données dans l'édition des *Œuvres* publiées par Charles Adam et Paul Tannery, Nouvelle présentation par Bernard Rochot et Pierre Costabel, 11 vol., Paris, Vrin-CNRS, 1964-1974, notée AT avec indication du volume en chiffres romains : AT XI, p. 4.

2. On consultera, parmi les textes que M. Merleau-Ponty consacre à cette question, *L'Œil et l'esprit*, rééd. Paris, Gallimard, 1996, pp. 36-60.

3. Voir J.-L. Marion, *Sur la théologie blanche de Descartes*, Paris, PUF, 1981, en particulier pp. 231-263.

4. Sur l'idée d'une « mécanique des signes », cf. F. Markovits, *L'Ordre des échanges. Économie du discours et philosophie de l'économie en France au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1986.

perception reçoit une formulation originale au XVIII^e siècle, selon laquelle, en particulier, « la vue n'est (...) pas structurée comme une géométrie, mais comme une sémantique »⁵ — alors, il convient de saisir cette position comme le résultat d'un déplacement par rapport aux thèses cartésiennes⁶ davantage que comme leur récusation définitive. On ne doit donc pas imaginer que Diderot, lorsqu'il nous renvoie à la *Dioptrique*, se contente d'une lecture superficielle qui ne tiendrait aucun compte des indications de Descartes sur le rapport des sentiments de la vue aux causes physiques susceptibles d'une figuration géométrique⁷. Le dialogue engagé avec l'aveugle du Puisseaux, qui occupe la première partie de la *Lettre*, se double en réalité d'une discussion sérieuse de l'entreprise cartésienne, qui dépasse la simple critique d'une « géométrisation du regard » pour atteindre la question des rapports entre pensée et matière et, partant, le problème du fondement de la connaissance scientifique. Cette discussion se concentre autour du statut de l'abstraction, dont Diderot oppose les applications en philosophie naturelle et en métaphysique. A l'écart des idées tirées de l'exercice de la vue, l'expérience de l'aveugle permet alors d'éprouver les compétences d'une opération qu'il met en œuvre spontanément et qui, cependant qu'elle l'égare quand il s'agit de décrire les phénomènes visibles, donne plus d'intérêt à son témoignage dans les questions de métaphysique.

Le témoignage de l'aveugle-né fonctionne d'abord comme un crible, qui dénonce les faiblesses des interprétations philosophiques de l'expérience sensible — mais il faut apprécier avec soin la portée de la critique diderotienne. L'exemple du miroir, tout d'abord, doit montrer que l'explication d'un phénomène ne s'effectue qu'à partir d'une organisation primitive de l'expérience dont elle répercute, du même coup, les limitations. Reprenons, avec Diderot, les termes de la définition proposée par l'aveugle : « (...) une machine, me répondit-il, qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elle. C'est comme ma main, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir »⁸. L'aveugle, lorsqu'il s'efforce de traduire son expérience (qui ne lui permet de distinguer, dans les objets visibles, que le

5. F. Markovits, « Diderot, Mérian et l'aveugle », postface à Jean-Bernard Mérian, *Huit mémoires sur le problème de Molyneux*, Paris, Flammarion, 1984, p. 195.

6. Sur les références de la *Lettre sur les aveugles* à la *Dioptrique*, voir dans ce volume l'article de V. Le Ru.

7. « (...) ce sont les mouvements par lesquels [la peinture] de l'objet est composée qui sont institués de la Nature pour lui faire avoir de tels sentiments » (*Dioptrique*, Discours VI, « De la vision », AT VI, p. 130).

8. *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* [désormais notée : *Lettre*], OC IV, p. 20.

relief) dans le lexique d'un autre sens, ne peut produire de définition qu'à partir d'une détermination purement fonctionnelle de la vue⁹, qui lui interdit d'en atteindre le sensible propre. Dans l'élaboration de cette définition, le langage joue un rôle essentiel, puisqu'il lui revient de fournir à l'aveugle l'idée d'une communauté possible des différents sens — leur communication s'apparente ainsi à une traduction¹⁰. Mais l'exemple du miroir se trouve surtout pourvu d'une dimension critique : « Combien de philosophes renommés ont employé moins de subtilité, pour arriver à des notions aussi fausses ? » Et « Descartes aveugle-né, aurait dû, ce me semble, s'applaudir d'une pareille définition »¹¹. C'est ici que s'engage la discussion d'une interprétation géométrique de la vision, qui constitue en quelque sorte le lexique selon lequel le philosophe interprète l'expérience sensible. Les questions de l'aveugle sur les instruments d'optique sont à cet égard très significatives, car elles suggèrent toutes qu'il ne conçoit ces artifices que comme des prolongements de l'organe de la vue — et l'étude de la vision conduite par Descartes consiste bien, pour une bonne part, à assimiler l'œil à un instrument d'optique. Les questions de l'aveugle-né mettent ainsi en cause « la similitude de principe » qui, comme l'a montré M. Fichant à propos de l'optique cartésienne, « rend œil et instrument solidaires dans un même traitement méthodique qui ne reconnaît plus de différence de nature entre eux »¹². L'urgence de l'interrogation diderotienne tient d'ailleurs à ce que cette opération philosophique est conduite pour tous les sens, au XVIII^e siècle — c'est ainsi que, d'une même façon, les descriptions contemporaines de l'organe de l'ouïe s'appuient sur une conformité de l'organe et de l'instrument aux principes du mécanisme : « L'organe immédiat de l'ouïe est en effet, on le peut dire, un véritable instrument de musique, comme l'œil est une vraie lunette d'approche »¹³. La contradiction relevée par l'aveugle entre la vue et le toucher (nous ne pouvons toucher l'image formée sur le miroir) permet tout à la fois d'insister sur « l'hétérogénéité des séries sensibles »¹⁴ et de

9. « (...) il sait, sur le rapport des autres hommes, que par le moyen de la vue on connaît les objets, comme ils lui sont connus par le toucher » (*ibid.*).

10. Signalons dès à présent que J. Chouillet identifie, dans cette définition du miroir, les traits qui donnent au langage de l'aveugle son caractère métaphorique (*Diderot*, Paris, Sedes, 1977, pp. 90-91).

11. *Lettre*, p. 20.

12. « La géométrisation du regard : réflexions sur la *Dioptrique* de Descartes », *Science et métaphysique dans Descartes et Leibniz*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 1998, p. 37.

13. Dortous de Mairan, « Discours sur la propagation du son », § 16, *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1737, Paris, 1740.

14. Nous empruntons cette qualification particulièrement heureuse du problème de la communication des sens entre eux à G. Brykman (*Berkeley et le voile des mots*, Paris, Vrin, 1993, p. 113), qui l'utilise d'ailleurs dans un autre contexte.

dénoncer le traitement géométrique du sensible, qui ne rend pas compte de sa manifestation. Ainsi l'analogie produite par Descartes dans la *Dioptrique* ne nous instruirait-elle pas plus sur nos sentiments que les traductions de l'aveugle, qui n'a aucune expérience des qualités visibles. Le philosophe qui traduit l'expérience dans le langage de la géométrie et « le peuple qui a des yeux »¹⁵ se trouvent ainsi placés sur un même plan, dont l'aveugle-né nous découvre l'organisation sémantique.

Une telle lecture est-elle toutefois pleinement satisfaisante ? Le projet de Descartes, dans le passage de la *Dioptrique* auquel Diderot fait allusion, n'est pas de souligner la spécificité des qualités visibles mais, tout au contraire, de montrer que toutes les nuances qu'elles nous manifestent peuvent être reconduites (quant à leur cause) aux principes du mécanisme. La réduction des propriétés de la lumière (parmi lesquelles la propagation instantanée) à une série de déterminations géométriques emprunte alors sa figuration au modèle d'un aveugle qui manipule un bâton pour distinguer les objets extérieurs : « les différences, qu'un aveugle remarque entre des arbres, des pierres, de l'eau, et choses semblables, par l'entremise de son bâton, ne lui semblent pas moindres que nous font celles qui sont entre le rouge, le jaune, le vert, et toutes les autres couleurs ; et toutefois (...) ces différences ne sont autre chose, en tous ces corps, que les diverses façons de mouvoir, ou de résister au mouvement de ce bâton »¹⁶. L'aveugle de Descartes ne tiendra donc pas un autre discours que l'aveugle du Puiseaux. Si l'argument de la critique dirigée contre les thèses de la *Dioptrique* consistait simplement à souligner que les sentiments visibles sont irréductibles à la figuration géométrique de leur cause (que l'aveugle peut produire par analogie), Diderot manquerait bien entendu sa cible. Il est vrai qu'en première lecture, l'auteur de la *Lettre* semble se contenter d'établir une théorie purement mathématique de la vision ne rend pas compte des sentiments qui nous signalent les objets visibles. En somme, Descartes, comme l'aveugle-né, manquent un aspect essentiel de la fonction représentative, qui place l'image à distance du complexe optique qui la suscite. Cette lecture de la *Lettre sur les aveugles*, toutefois, nous paraît difficilement admissible, pour cette raison essentielle que Diderot n'ignore nullement le rôle de l'institution de la nature qui, chez Descartes, permet justement de passer du mécanisme de la perception aux sentiments qui nous signalent les qualités des objets : « (...) les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution »¹⁷. Mais cette

15. *Lettre*, p. 21.

16. *Dioptrique*, Discours premier, AT VI, p. 85.

17. *Lettre*, p. 62.

citation, en même temps qu'elle interdit une lecture superficielle de la critique ébauchée dans la *Lettre*, souligne la véritable portée des thèses de l'auteur — l'originalité de Diderot ne tient pas tant à ce qu'il conçoit la sensation comme un code, ou comme un langage (Descartes dégageait expressément ce point), mais plutôt à ce qu'il considère que ce codage ne saurait produire son effet qu'au terme d'un apprentissage. Nous devons alors relire la célèbre déclaration, selon laquelle « il faut peut-être que l'œil apprenne à voir, comme la langue à parler »¹⁸ : l'analogie ne porte pas seulement sur l'organisation du sensible et celle du langage mais, plus nettement, sur la dimension génétique qui, dans les deux cas, pénètre la compréhension des signes¹⁹. C'est donc sur le fond d'une récusation proprement cartésienne des doctrines de la ressemblance que le témoignage de l'aveugle-né permet à Diderot de suggérer que Descartes n'est pas allé assez loin, parce qu'il n'a pas rendu compte des conditions de possibilité d'une effectivité du codage de l'impression physique : « Il faut donc convenir que (...) ce n'est pas assez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous soyons attentifs à leurs impressions »²⁰.

Cette interprétation peut tirer argument des premières contributions de Diderot sur la place des mathématiques dans le problème de la perception — le début de la *Lettre sur les aveugles*, qui fait allusion au principe de la perception des rapports, porte d'ailleurs la trace manifeste de ces réflexions. Lorsqu'il rédige, en 1748, le premier des *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, Diderot (qui se réclame expressément de Euler) explique le sentiment du beau à partir du calcul logarithmique : c'est D'Alembert qui, bien davantage, critiquera l'utilisation des mathématiques dans les beaux-arts²¹. L'auteur des *Principes généraux d'acoustique*, en revanche, n'hésite pas à comparer la perception des rapports, qui commande l'appréhension de la beauté, aux jugements naturels — dans les deux cas, le sujet procède à une inférence spontanée qui peut se décrire comme un calcul : « L'âme a-t-elle ces connaissances sans s'en apercevoir,

18. *Ibid.*, p. 60.

19. On consultera sur ce point F. Markovits (« Diderot, Mérian et l'aveugle », p. 250-251) ; nous souhaitons simplement suggérer, dans les lignes qui suivent, que la réflexion de Diderot sur cette dimension génétique de la perception s'autorise d'une lecture assez précise du *corpus* classique consacré aux jugements naturels.

20. *Lettre*, p. 61.

21. D'Alembert insiste par exemple sur le fait qu'il a banni, dans son exposé de la théorie ramiste, « toutes considérations sur les proportions et progressions géométriques, arithmétiques et harmoniques (...), persuadés comme nous sommes que M. Rameau aurait pu se dispenser d'avoir aucun égard à ces proportions, dont nous croyons l'usage tout à fait inutile, et même, si nous l'osons dire, tout à fait illusoire dans la théorie de la musique » (*Éléments de musique, théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau*, seconde édition, 1762 ; préface rééditée par C. Kintzler, J.-P. Rameau. *Splendeur et naufrage de l'esthétique du plaisir à l'âge classique*, Paris, Minerve, 1988, p. 197).

à peu près comme elle estime la grandeur et la distance des objets, sans la moindre notion de géométrie, quoi qu'une espèce de trigonométrie naturelle et secrète paraisse entrer pour beaucoup dans le jugement qu'elle en porte »²² ? Il est tout de même assez remarquable que l'appréciation des distances par la vue (qui constitue le premier problème de Molyneux) se trouve ainsi interprétée comme un problème de géométrie — Diderot préfère manifestement cette analogie à l'hypothèse d'une instruction réciproque des sens qui, dans la *Lettre sur les aveugles*, fait l'objet de nombreuses critiques. Ainsi la géométrisation de la vision constitue-t-elle, à tout le moins, une métaphore efficace du processus sensoriel. Notons d'ailleurs que c'est à partir du modèle mécanique de la montre que les compétences de l'œil sont décrites en 1749²³. Mais les limites de cette comparaison provisoire permettent justement d'introduire le rôle constitutif de l'habitude dans la perception, selon un schéma génétique irréductible au modèle (réputé cartésien) d'une correspondance *immédiate* entre les modifications géométrisables de l'organe et leur codage dans le sentiment : « (...) m'assurât-on qu'un aveugle-né n'a rien distingué pendant deux mois, je n'en serais point étonné. J'en concluerai seulement la nécessité de l'expérience de l'organe ; mais nullement la nécessité de l'attouchement pour l'expérimenter »²⁴. Si Diderot s'autorise alors la mention d'une « trigonométrie naturelle et secrète », c'est peut-être que, dans le cas des jugements naturels sur la distance et la grandeur des objets, les cartésiens sont eux-mêmes disposés à reconnaître qu'une expérience sédimentée conditionne l'appréhension des objets extérieurs : « (...) parce que je sais, ou que j'ai vu plusieurs fois qu'une maison est plus grande qu'un homme, quoique l'image d'une maison soit plus grande [sur la rétine], que celle d'un homme, je ne la juge pas néanmoins ou je ne la vois pas plus proche »²⁵. Diderot élargit donc à l'appréhension de toutes les qualités visibles la dimension génétique que Malebranche n'identifiait que dans la perception des grandeurs et des distances par la vue.

Le rapport du signe à son interprétation qui, depuis Descartes, caractérise le problème de la perception, se situe donc au cœur de la rencontre avec l'aveugle du Puiseux : mais Diderot s'efforce de manifester, en tous domaines, le caractère historique de cette relation, qui n'est pas réductible à une institution naturelle. L'exemple des affections morales, que nous n'examinerons pas ici en détail, est à cet égard très instructif. Descartes alléguait déjà les cas de communication des passions

22. *Principes généraux d'acoustique*, OC II, p. 257-258.

23. *Lettre*, p. 64.

24. *Ibid.*, p. 65.

25. Malebranche, *La Recherche de la vérité*, liv. I, chap. IX, in *Œuvres*, édition établie par G. Rodis-Lewis, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, t. I, p. 83.

pour illustrer la doctrine de l'institution de la nature : « (...) n'est-ce pas ainsi qu'elle [la nature] a établi les ris et les larmes, pour nous faire lire la joie et la tristesse sur le visage des hommes »²⁶ ? Lorsque Diderot nous dit que l'aveugle ne peut se faire aucune notion de la « physionomie »²⁷, il relativise les principes moraux dont il découvre l'origine dans l'interprétation des signes des passions : « Comme de toutes les démonstrations extérieures qui réveillent en nous la commisération et les idées de la douleur, les aveugles ne sont affectés en général que par la plainte, je le soupçonne, en général, d'inhumanité »²⁸. La pitié, dont nous avons appris auparavant qu'elle conduit ceux qui voient à respecter l'ordre que l'aveugle met dans ses affaires²⁹, n'est pas plus manifeste à l'aveugle que les caractères spécifiques des qualités visibles. Le sentiment d'une identification passionnelle repose sur l'interprétation des signes visibles que l'aveugle n'aperçoit pas, de telle façon qu'il est incapable de développer une identification à autrui qui fonctionne comme l'appréciation des grandeurs et des distances par la vue. Cette comparaison, classique depuis Berkeley³⁰, ne prend tout son sens qu'une fois restituée la source que Diderot consulte ici manifestement — il s'agit de Voltaire, qui présentait explicitement un tel décodage comme le produit d'une expérience, et non comme la réalisation immédiate d'une disposition innée : « Comment nous représentons-nous donc les grandeurs et les distances ? De la même façon dont nous imaginons les passions des hommes, par les couleurs qu'elles peignent sur leurs visages, et par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a personne qui ne lise tout d'un coup sur le front d'un autre la douleur ou la colère. C'est la langue que la nature parle à tous les yeux ; mais l'expérience seule apprend ce langage »³¹. Dans la *Lettre sur les aveugles*, l'examen des affections morales ne recourt plus à cet ordre naturel, et « l'état de nos organes »³² détermine seul les possibilités d'un déchiffrement des signes sensibles.

26. *Le Monde*, chap. I, AT XI, p. 4.

27. *Lettre*, p. 26.

28. *Ibid.*, p. 27.

29. *Ibid.*, p. 19.

30. Berkeley explicite la relation interprétative qui détermine la perception des distances et des grandeurs par la vue : « Il est évident que lorsque l'esprit ne perçoit pas une idée immédiatement et en elle-même, il doit le faire par le moyen de quelque autre idée [or la distance, dans les jugements naturels, n'apparaît jamais pour elle-même]. Ainsi, par exemple, les passions qui sont dans l'esprit d'autrui me sont invisibles en elles-mêmes. Je peux néanmoins les percevoir par la vue, et si ce n'est pas immédiatement, c'est du moins par la couleur qu'elles produisent sur sa physionomie » (*Nouvelle théorie de la vision*, § 9, *Œuvres*, éd. publiée sous la direction de G. Brykman Paris, PUF, 1985, p. 205).

31. *Eléments de la philosophie de Newton*, part. II, chap. VII.

32. *Lettre*, p. 26.

En ce qu'elle impose de relativiser le statut de « nos idées les plus purement intellectuelles »³³, l'élimination de certaines qualités sensibles, pour l'aveugle, conduit Diderot à se prononcer sur le statut de la métaphysique. L'aveugle s'égare lorsqu'il s'agit de décrire un phénomène³⁴, mais on peut penser qu'il possède de meilleures dispositions, du même coup, pour se prononcer sur les idées abstraites : « (...) l'aveugle-né aperçoit les choses d'une manière beaucoup plus abstraite que nous ; et (...) dans les questions de pure spéculation, il est peut-être moins sujet à se tromper »³⁵. Diderot produit deux exemples, qui ont évidemment une portée polémique. 1° L'aveugle n'aperçoit pas l'ordre général du monde visible ni, surtout, son infinie variété, qui permettent à l'abbé Pluche de réactualiser l'argument cosmologique dans *Le Spectacle de la nature*. Les phénomènes élémentaires de l'optique demeurent, pour l'aveugle, bien plus étonnants, puisqu'il peut y désigner clairement la place d'une expérience qui lui manque, par analogie avec le toucher. 2° Le cas le plus intéressant est bien entendu celui des rapports de la matière et de la pensée. Il est frappant de constater que l'expérience de l'aveugle-né, qui fait abstraction des qualités visibles, fournit ici un équivalent matérialiste à l'expérience cartésienne du morceau de cire. Diderot en tire une conclusion évidemment incompatible avec la distinction des substances — mais, plutôt que d'opposer les thèses générales des deux auteurs, il est intéressant de comparer leurs procédés. Chez Descartes, le morceau de cire connaît de multiples variations qui, à terme, ne laissent subsister *aucune* qualité sensible — c'est à l'esprit qu'il reviendra d'identifier, dans la notion d'une étendue figurée et mue, le sujet de ces variations. Le témoignage de l'aveugle est nettement différent — la matière, telle qu'il la peut décrire, se caractérise par un plus petit nombre de qualités sensibles permanentes qui, de plus, sont étroitement solidaires de son mode d'appréhension : en même temps qu'il touche les corps extérieurs, l'aveugle éprouve que son corps est le siège de ses sensations. La matière se révèle susceptible de sensibilité, c'est-à-dire de pensée, dans l'exercice du toucher : « Si jamais un philosophe aveugle et sourd de naissance fait un homme à l'imitation de celui de Descartes, (...) il placera l'âme au bout des doigts ; car c'est de là que lui viennent ses principales sensations, et toutes ses connaissances »³⁶.

33. *Ibid.*

34. « (...) il y a trois choses à distinguer dans toute question mêlée de physique et de géométrie : le phénomène à expliquer, les suppositions du géomètre et le calcul qui résulte des suppositions. Or il est évident que, quelle que soit la pénétration d'un aveugle, les phénomènes de la lumière et des couleurs lui sont inconnus. Il entendra les suppositions, parce qu'elles sont toujours relatives à ces causes palpables, mais nullement la raison que le géomètre avait de les préférer à d'autres » (*ibid.*, p. 42).

35. *Ibid.*, p. 32.

36. *Ibid.*, p. 31.

Il faut alors considérer que la position de Diderot sur l'abstraction donne lieu à deux orientations concurrentes, selon les domaines dans lesquels cette procédure doit s'appliquer. Dans la mesure où le témoignage de l'aveugle sur les instruments d'optiques s'apparente à une représentation géométrique de la vision³⁷, il ne nous apprend rien sur les phénomènes visibles proprement dit, dont il ne fournit qu'une description abstraite et, proprement, insignifiante : « Le passage de la physique à la géométrie est franchi, et la question devient purement mathématique »³⁸. Ce passage, chez l'aveugle et chez Descartes, conduit à éliminer les déterminations spécifiques d'un phénomène : « Un secret infailible pour arriver en physico-mathématique à des résultats défectueux, c'est de les supposer moins composés qu'ils ne le sont »³⁹. Comme on sait, cette critique sera reprise et approfondie par Diderot dans ses ouvrages ultérieurs : « (...) les mathématiques, transcendantes surtout, ne conduisent à rien de précis sans l'expérience ; que c'est une espèce de métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles »⁴⁰. Mais l'abstraction à laquelle procéderait l'aveugle, si on l'interrogeait sur la nature de la matière, est bien différente : elle ne consiste plus à traduire l'expérience sensible dans un langage commun, mais bien plutôt à réduire l'objet de sa perception aux seules propriétés qui, chez lui, sont indissociablement liées aux conditions de son expérience⁴¹. Nous sommes alors fondés à retenir le témoignage de l'aveugle, parce qu'il simplifie l'idée de son objet et, de cette façon, échappe aux erreurs caractéristiques des systèmes métaphysiques : « Un moyen presque sûr de se tromper en métaphysique, c'est de ne pas simplifier assez les objets dont on s'occupe »⁴². Telle que présentée dans la *Lettre*, l'abstraction recouvre donc deux opérations distinctes : d'une part, elle peut réduire les corps aux seules qualités sensibles qui lui sont invariablement associées dans l'expérience, pour nous en fournir une idée plus claire ; d'autre part, elle peut donner lieu à une généralisation abusive, qui consiste à ne prendre en compte que les propriétés des corps susceptibles de s'exprimer dans le langage commun de la géométrie. Lorsque Diderot se prononce sur l'idée qu'un aveugle pourrait se faire de la matière, il se réfère bien entendu à la première opération, qui reconduit la matière

37. Les *Additions* précisent ainsi que « la géométrie [est] la vraie science de l'aveugle » (p. 103).

38. *Lettre*, p. 43.

39. *Ibid.*, p. 32.

40. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, § 2, OC IX, p. 29.

41. « L'attribution de la pensée à la matière est ainsi facilitée par la pauvreté de la sensibilité de l'aveugle qui ne peut percevoir de contradictions là où nous, nous en voyons » J.-Cl. Bourdin (*Diderot. Le matérialisme*, Paris, PUF, 1998, p. 41).

42. *Lettre*, p. 32.

aux qualités élémentaires qui nous la manifestent : « (...) comme ils voient la matière d'une manière beaucoup plus abstraite que nous, ils sont moins éloignés de croire qu'elle pense »⁴³.

La situation est-elle toutefois si simple dans la *Lettre sur les aveugles* ? Il nous paraît utile de rappeler que, dans cette première allusion au matérialisme, Diderot envisage la question de savoir si la matière peut penser dans des termes encore très classiques, directement empruntés à Locke⁴⁴. Le discours de Saunderson lui-même s'inscrira dans une perspective initiée par l'atomisme antique plutôt qu'il n'attestera les connaissances de Diderot sur les sciences de la vie qui, en 1749, demeurent encore très vagues. Cette ambiguïté est en réalité l'indice du caractère transitoire de la *Lettre* : si elle marque bien l'adoption d'un matérialisme de principe, elle reste à bien des égards tributaire d'une conception *mécaniste* du matérialisme. Le rapport des deux usages de l'abstraction nous fournit sur ce point des renseignements suggestifs. On serait tenté d'opposer purement et simplement la généralisation du paradigme géométrique et l'approfondissement de l'expérience sensible auquel procède l'aveugle, quand il abstrait du corps les qualités visibles. Mais Diderot ne paraît pas exclure que l'ensemble des phénomènes soit, en droit, réductible à des déterminations géométriques élémentaires : grâce à cette forme supérieure d'abstraction, qui « semble réservée aux intelligences pures », « tout se réduirait à des unités numériques »⁴⁵. Peu importe que la mention de ces intelligences pures demeure parfaitement fictive. On prêtera surtout attention au fait que Diderot relève, dans ces pages, l'impossibilité où nous nous trouvons de décoder cette hypothétique géométrisation originaire du monde physique ; elle est portée, avec une certaine légèreté, au compte d'un Dieu qui « géométrise perpétuellement dans l'univers »⁴⁶, selon l'expression que Joseph Ralphson emploie dans sa *Demonstratio de Deo* (1710). Pour ce qui concerne l'intelligence humaine, « l'unité pure et simple », à laquelle devraient se réduire les principes géométriques des choses matérielles, « est un symbole trop vague et trop général »⁴⁷. En somme, le géomètre et l'aveugle, quand ils s'aventurent à parler des qualités visibles, ne procèdent pas à un déchiffrement rigoureusement fondé des phénomènes. Nous sommes ainsi reconduits à une thèse inspirée de Condillac, selon laquelle les signes forment la structure même de la pensée — et les signes que nos sens nous permettent d'instituer n'ont

43. *Ibid.*, p. 28.

44. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. Coste, liv. IV, chap. III, § 6, reprint : Paris, Vrin, 1994, pp. 440-441.

45. *Ibid.*, p. 32.

46. *Ibid.*, p. 33.

47. *Ibid.*

aucune mesure commune avec la géométrie des intelligences pures : la constitution mathématique de tout le monde visible, qui n'est pas explicitement exclue dans la *Lettre*, demeure donc, à proprement parler, impensable.

Lorsqu'il critique la théorie cartésienne de la vision, Diderot n'ignore pas que l'étude géométrique est solidaire, dans la *Dioptrique*, d'une doctrine de l'institution de la nature qui supporte le codage de l'impression physique dans le sentiment : c'est bien plutôt à partir de ce cadre conceptuel que l'auteur de la *Lettre sur les aveugles* peut examiner le fonctionnement analogue de la langue et de la perception. L'introduction d'une dimension génétique dans cette relation de signe à interprétation, toutefois, ne constitue pas qu'un réaménagement local, car elle atteste l'empreinte de Locke et de Condillac sur Diderot ; elle le conduit surtout à souligner que « nos idées les plus purement intellectuelles » demeurent strictement relatives aux conditions matérielles dans lesquelles s'exerce l'abstraction. Aucune idée de la substance matérielle n'est alors productible sans que soit prise en compte la manifestation sensible des propriétés des corps, qui varie selon les organes. L'expérience sédimentée qui est ainsi requise pour interpréter les signes sensibles conduit à dissocier le déchiffrement dont l'homme est capable et les principes ultimes des choses, qu'il ne peut atteindre, et qui ne se manifestent qu'à travers le codage de l'impression dans une certaine catégorie de sentiments. L'expression géométrique des phénomènes ne vaut donc pas comme une réduction certaine à des principes qui nous demeurent inaccessibles — le témoignage relativisant de l'aveugle-né nous interdit de croire, en effet, que nos traductions partielles expriment sans réserve la cause de nos sensations.

André CHARRAK
ENS de Fontenay / Saint-Cloud

